



Bernard Gallina

Un poème d'Anatole France à la fin du Second Empire

Parole chiave: Poème, Anatole France

Keywords: Poem, Anatole France

Contenuto in: Un tremore di foglie. Scritti e studi in ricordo di Anna Panicali

Curatori: Andrea Csillaghy, Antonella Riem Natale, Milena Romero Allué, Roberta De Giorgi, Andrea Del Ben e Lisa Gasparotto

Editore: Forum

Luogo di pubblicazione: Udine

Anno di pubblicazione: 2011

Collana: Studi in onore

ISBN: 978-88-8420-666-4

ISBN: 978-88-8420-971-9 (versione digitale)

Pagine: 91-95

Per citare: Bernard Gallina, «Un poème d'Anatole France à la fin du Second Empire», in Andrea Csillaghy, Antonella Riem Natale, Milena Romero Allué, Roberta De Giorgi, Andrea Del Ben e Lisa Gasparotto (a cura di), *Un tremore di foglie. Scritti e studi in ricordo di Anna Panicali*, Udine, Forum, 2011, pp. 91-95

Url: <http://www.forumeditrice.it/percorsi/lingua-e-letteratura/studi-in-onore/un-tremore-di-foglie/un-poeme-d2019anatole-france-a-la-fin-du-second>

UN POÈME D'ANATOLE FRANCE À LA FIN DU SECOND EMPIRE

Bernard Gallina

Dans son remarquable ouvrage, *Anatole France polémiste*¹, Marie-Claire Bancquart évoque la publication d'un poème d'Anatole France ayant pour titre *La Mort d'un Juste*:

Quant à *La Mort d'un Juste*, France obéit encore à la mode en y contant les derniers moments du conventionnel Billaud-Varenne. Tout éloge de la Révolution était une attaque contre le régime impérial, à une époque où Michelet, Quinet, Louis Blanc, diversement persécutés, jouissaient de l'admiration de la jeunesse².

Elle retrace ensuite la genèse de ce poème:

Anatole France avait donné à la «Gazette Bibliographique», le 20 juillet 1868, un article sur la bibliothèque de Billaud-Varenne qui fut à l'origine du poème; celui-ci en accentue encore le lyrisme en présentant le proscrit comme un héros digne d'être célébré par Vigny ou Hugo: grand, fort et solitaire, il communie en ses derniers instants avec la nature:

«Je veux, sous le ciel nu, mourir en liberté:
Le vent de la montagne emportera ma vie!»

Au moment de sa mort, il «embrasse l'horizon d'un regard plein d'éclairs».

«Et l'âme de Billaud-Varenne s'exhala
En grondant l'entretien d'Eucrate et de Sylla».

¹ M.-C. BANCQUART, *Anatole France polémiste*, Paris, A.G. Nizet 1962.

² *Ivi*, p. 18.

Ce sont là des vers fort discutables. Les grands hommes de la Révolution inspiraient alors de tels sentiments: Verlaine était fervent de Marat et de Babeuf. Du moins le héros de France n'est-il pas mal choisi; Louis Blanc l'avait déjà célébré dans son *Histoire de la Révolution*. Ce proscrit, dont les Français se moquèrent sitôt qu'il fut en exil après l'avoir beaucoup craint, prêtait d'autant mieux aux allusions qu'il refusa la grâce offerte par le Premier Consul et mourut au loin. Il symbolisait donc à merveille les proscrits qui avaient refusé la grâce d'août 1859: Charras, Victor Hugo, Louis Blanc. On peut même penser que France voulut marquer l'anniversaire de ce refus par son poème, paru à la fin de de 1869³.

Au moment où il écrit ce poème, Anatole France est un homme de vingt-cinq ans, profondément marqué par les idéaux de liberté hérités des Lumières, qui s'engage fougueusement dans les combats politiques contre Napoléon III, à l'instar de beaucoup de jeunes de son temps, ainsi que dans la mêlée antireligieuse. Il adhère au mouvement parnassien qui penche pour la République, entre en contact avec Leconte de Lisle et Catulle Mendès, qui vient de subir les foudres de la censure impériale⁴. Il subit l'influence de Hugo, défend les proscrits, revendique la liberté de pensée, d'expression. Ses attaques contre le Second Empire passent par l'exaltation d'un homme qui s'est opposé lui aussi à l'Empire, Billaud-Varenne. L'on sait que condamné pour sa participation à l'insurrection du 12 Germinal de l'an III (1 avril 1795), ce dernier refusa la grâce que lui offrit le Premier Consul. Pour attaquer la nouvelle tyrannie impériale, Anatole France puise dans sa profonde connaissance de l'histoire la Révolution. Depuis son enfance, il ne cesse de l'étudier, de l'approfondir, disposant en particulier des innombrables volumes de la bibliothèque paternelle qui s'est spécialisée dans cette période. Il nourrit le projet de publier en collaboration avec Louis-Xavier de Ricard une *Encyclopédie de la Révolution*. Il participe à maintes reprises aux discussions, aux polémiques que soulève ce grand bouleversement.

³ *Ivi*, p. 20. L'introduction à *L'Almanach de la Révolution pour 1870*, due à Jules Claretie, porte la date du 10 août 1869. Le volume ne porte pas de date. Charras (Jean-Baptiste Adolphe) (1780-1857), militaire, homme politique, ministre de la guerre en 1848. Hugo est alors en exil à Guernesey. Blanc (Louis Jean Joseph Charles) (1811-1882), penseur socialiste, homme politique, historien, auteur d'une *Histoire de la Révolution* en douze volumes (1847-1862).

⁴ Catulle Mendès fut condamné pour la publication du *Roman d'une nuit*, paru en 1861, à une amende de 500 francs et à un mois de prison.

*La Mort d'un juste*⁵

Lorsque Billaud-Varenne injurié, proscrit,
 Malade à Saint-Domingue⁶, impassible, comprit
 Que l'heure était venue où son âme plus pure
 S'allait dissoudre au sein de la bonne nature,
 Il voulut exhaler dans l'air libre des monts
 Ce qui restait de souffle en ses larges poumons.
 Quand on lui demanda de qui, sur la montagne,
 Il voulait habiter la maison de campagne:
 «Je veux finir tout seul et suffire à ma mort,
 Dit-il, que la nature ait le soin de mon sort;
 Il serait trop amer à ma fierté farouche,
 Que le dernier soupir envolé de ma bouche
 Heurtât son large essor contre un toit emprunté;
 Je veux, sous le ciel nu, mourir en liberté:
 Le vent de la montagne emportera ma vie!»
 Ainsi, dans sa cabane, il disait son envie.
 Deux ânes allongeaient leurs naseaux sur le seuil:
 On mit l'homme sur l'un, sur l'autre son fauteuil,
 Et le vieillard partit pour mourir. Deux négresses,
 Dont l'amour avait mis quelques sombres caresses
 Autour du front blanchi du conventionnel,
 Sans comprendre, suivaient son départ éternel.
 L'âne qui conduisait aux visions dernières,
 Gravissait durement les Mornes-Charbonnières,
 Et, le poitrail dans l'herbe, avançait d'un pas lent
 En fermant ses gros yeux, dans le coucher sanglant.
 Jusqu'au bout du sentier qu'il avait voulu suivre,
 Le vieillard s'efforça de gravir et de vivre,

⁵ Dans l'*Almanach de la Révolution pour 1870*, publié par J. Claretie, avec le concours de M.M. Jules Michelet, L. Blanc, L. Combes, *Anatole France...* cit., pp. 132-133. Claretie (Jules Arsène Arnaud) (1840-1913) est l'auteur de plusieurs ouvrages sur la Révolution, dont *Les derniers Montagnards histoire de l'insurrection de Prairial an III* paru en 1867. Michelet est l'auteur d'une monumentale *Histoire de la Révolution* en sept volumes publié entre 1847 et 1853. Combes (Louis) (1822-1881), historien lui aussi est un autre spécialiste de l'histoire de la Révolution.

⁶ Pour sa participation au complot du 12 Germinal de l'an III, Billaud-Varenne fut condamné à la déportation immédiate dans la Guyane française. En 1816 il quitta la Guyane pour s'établir pendant quelques mois à New York. Il décida ensuite de se réfugier à Port-au-Prince (Haïti), où il mourut de dysenterie en 1819. Anatole France indique donc à tort Saint-Domingue.

Puis se tint un moment debout sous les cieus clairs
 Embrassa l'horizon d'un regard plein d'éclairs,
 Et s'assit calme, exempt de crainte et d'espérance
 Dans le large fauteuil qui lui venait de France.
 Et l'âme de Billaud-Varenne s'exhala
 En grondant l'entretien d'Eucrate et de Sylla.

Le titre marque le passage du blanc au signe, l'avènement d'un sens dans le texte. Il s'insère dans une chaîne d'échos, de renvois. La mort est le thème dominant de ce poème: il apparaît 3 fois (vv. 9, 14, 19), et il est repris par une série de sèmes comme dans les passages qui suivent: l'heure était venue où son âme plus pure / S'allait dissoudre au sein de la bonne nature (vv. 3-4); Je veux finir tout seul et suffire à ma mort (v. 6); le dernier soupir envolé de ma bouche (v. 12); le vent de la montagne emportera ma vie (v. 15); son départ éternel (v. 22); ses visions dernières (v. 23); l'âme de Billaud-Varenne s'exhala (v. 23). Il est suggéré par des images comme En fermant ses gros yeux, dans le coucher sanglant (v. 26). Abondent les allitérations en 'm': malade (v. 2), monts (v. 5) montagne (vv. 7, 15), Mornes-Charbonnières (v. 24), moment (v. 29), ainsi que les assonances en or: lorsque (v. 1), sort qui rime avec mort (v. 10), essor (v. 13), Mornes (v. 24), s'efforça (v. 28), horizon (v. 30).

La seconde partie du titre révèle la nature de ce défunt: c'était un juste, quelqu'un qui était impartial, équitable, intègre. Un juste, une âme pure, persécuté pour sa fidélité à son idéal de liberté, qui a dû affronter l'expérience de l'exil, renoncer à revoir un pays natal auquel le rattache le large fauteuil qui lui vient de France. Cet homme aimait tellement la liberté qu'il ne pouvait concevoir l'idée de se heurter à une barrière, à un obstacle; et son dernier désir fut celui d'embrasser par la pensée l'espace illimité de l'univers: Je veux, sous le ciel nu, mourir en liberté (v. 14). Il choisit d'exhaler son dernier soupir sur une montagne, car celle-ci lui permet de pousser un dernier cri de révolte contre ses ennemis, de leur lancer encore une fois un regard plein d'éclairs (v. 30); de jeter un regard panoramique sur l'univers; et de descendre dans son for intérieur avec une lucidité accrue. Dans cette âme à l'article de la mort, règne une grande sérénité, car il n'éprouve ni crainte ni espérance dans l'au-delà. Jusqu'au bout, il demeure fidèle à son idéal de liberté, en grommelant une apologie de celle-ci entre ses dents, le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*⁷.

⁷ Le titre exact de cette œuvre de Montesquieu, publiée en 1722, est *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*. Dans ce texte, le philosophe imagine un dialogue où après son abdication

Ce poème de 34 alexandrins à rimes plates, en alternance masculines et féminines, ressuscite le souvenir de Hugo, et en particulier celui d'un poème ayant pour titre *La Conscience*⁸. On pense à l'incipit qui fait penser à celui du poème hugolien: «Lorsqu'avec ses enfants vêtus de peaux de bêtes / Échevelé, livide au milieu des tempêtes», ou bien aux vers 18-19 qui nous rappellent un autre passage du proscrit de Guernesey: «On mit l'aïeul au centre en une tour de pierre / Et lui restait lugubre et hagard». La posture orgueilleuse, l'exaltation de la grandeur du vieillard, la dimension cosmique unissent ces deux poèmes. Le sort de Hugo exilé à Guernesey, son apologie de la liberté, et ses dons de maître à écrire suscitent alors l'admiration d'un jeune poète qui est touché par le sort de cet autre proscrit, qui lui aussi s'oppose à la tyrannie impériale et qui rêve à la République.

le dictateur explique à un philosophe prestigieux qu'il n'a instauré la terreur, fait couler le sang, que pour accroître le bien de sa patrie, assurer la liberté à Rome; et son interlocuteur de lui répondre: «Mais, en prenant la dictature, vous avez donné l'exemple du crime que vous avez puni. Voilà l'exemple qui sera suivi, et non pas celui d'une modération qu'on ne fera qu'admirer».

⁸ *La Conscience*, dans *La Légende des siècles*. Première série, I, *D'Ève à Jésus*, II.